

Le Samedi

VOL. III — NO. 28

MONTREAL, 19 DECEMBRE 1891

PAR ANNEE, \$2.50.
LE NUMERO, 5 CTS.

AUTOMNE DÉSASTREUX



—C'est embêtant, pas plus de glace que cela ! Comment faire pour glisser ?

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 19 DECEMBRE 1891.



Très drôle le fait qu'en contractant une maladie, on aide à la répandre.

L'habit est le meilleur passeport parmi les étrangers. Entre connaissances, c'est le caractère.

L'amour de la gloire ne peut faire d'un homme qu'un héros; le mépris de la gloire fait de lui un grand homme.

Le poker est un des rares jeux de cartes où, plus un des joueurs ignore la partie, plus les autres sont fiers.

On peut aimer sans être heureux, on peut être heureux sans aimer; mais aimer et avoir du bonheur, c'est un prodige.

L'homme sage est celui qui peut se passer du monde, pendant que le sot croit que le monde ne peut pas se passer de lui.

Beaucoup de politiciens nous font songer aux chiens qui se battent pour ronger un os après lequel il n'y a pas de viande.

Beaucoup de gens doivent leur renommée à la petitesse des autres. Après tout, la gloire n'est que le résultat de comparaisons.

L'esprit des affaires a complètement envahi notre population. Un monsieur de la banlieue nous écrit que s'il peut découvrir le voleur de son cheval, il tirera sur lui à vue.

UNE REMARQUE BLESSANTE

Le patron.—Si vous êtes aussi indispensable que vous le dites, comment se fait-il que vous laissiez votre position?

L'employé.—Mon patron m'a fait une mauvaise plaisanterie, et s'il ne se rétracte pas, je le laisse.

Le patron.—Qu'est-ce qu'il vous a dit?

L'employé.—Il m'a dit de me trouver une autre place.

Le dernier commentaire sur les robes décolletées



La mère Eustache à son mari qui arrive de la ville.—Vrai, notre cousin le juge donnait un dîner de cérémonie. Comment les femmes étaient-elles habillées?

Le père Eustache.—Je ne sais pas... Je n'ai pas osé regarder sous la table.

UN CLIENT SÉRIEUX

Le vieux musicien.—Avez-vous du bois mou blanchi?

Le marchand (flairant une forte vente).—Oui, monsieur. Veuillez donc entrer. J'ai le plus bel assortiment qu'on puisse voir à Montréal. Le préférez-vous en billot ou en planche?

Le musicien.—Ça m'est égal; je n'en veux que la largeur d'un chevalet de violon.

APPARENCES DOUTEUSES

Le juge.—Dans quelle année êtes-vous née?

Melle Trèsfannée.—En 1850.

Le juge.—Avant ou après Jésus-Christ?

TERRIBLE PERSPECTIVE



Le père Noël. est tellement pris de la grippe qu'on ne sait pas encore s'il sera sur pied pour le Vingt-Cinq.

MOTS D'ENFANTS

Marie.—J'ai surpris ma sœur Amélie, hier, en train de se fiancer à un autre prétendant, et elle n'a pas encore remercié le premier.

Juliette.—C'est très déloyal. L'as-tu dit à quelqu'un.

Marie.—Non elle me le ferait payer cher.

Juliette.—Comment cela?

Marie.—Elle m'a promis de m'en passer un quand je serais plus grande.

VIDER LA MER

Deux gavroches se promènent pour la première fois, en flâneurs, au bord de la mer.

L'un d'eux aperçoit l'homme de peine de l'hôtel, portant deux seaux qu'il vient de remplir à la mer.

Tout interloqué, il se retourne du côté de son compagnon:

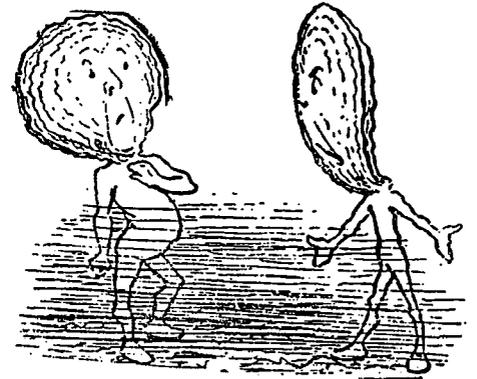
—Mais vois donc cet imbécile qui s'amuse à vider la mer!

C'était à la marée haute, mais au retour de leur promenade, comme ils repassaient au même endroit, la mer s'était retirée considérablement.

Le gavroche, qui avait déjà parlé, en fut tout ahuri, puis s'adressant de nouveau à son compagnon de route.

—Mais cet animal n'a pas mal réussi, après tout.

LES HUITRES PLAIDEUSES



Les huitres de Cancale.—Moi, j'ai une réputation universelle. Le monde entier me porte aux nues.

Les huitres américaines.—Pouah! Vous ne savez seulement pas vous faire cuire. On fait de moi trente-six mets délicieux.

ENFONCÉES, LES NAIVETÉS IRLANDAISES

Redgrave raconte, dans ses mémoires, quelques jolies histoires qu'il tenait de Sir C. Eastlake, P. R. A.

Entre autres, il rapporte celle du poète Rogers, qui se trouvait de passage à Paris avec une vieille connaissance fort en renom à cause de ses distractions continuelles.

Rogers lui dit un jour:

—En me promenant aujourd'hui aux Champs-Élysées, j'ai fait la rencontre d'une vieille dame qui, en me voyant, s'est arrêtée brusquement et, après m'avoir longtemps dévisagé, m'a dit:

—Mais n'êtes-vous pas monsieur Rogers?

Son ami l'arrête et lui demande:

—Eh bien, était-ce vous?

M. Charles Landseer nous conta alors l'anecdote suivante:

—Je me trouvais, l'autre soir, au théâtre, où le duc et la duchesse de Wellington occupaient une avant-scène. Des personnes, venues évidemment de la campagne, étaient assises à nos côtés, et je leur dis: "Voilà le duc de Wellington qui vient de faire son entrée." — "Vraiment, monsieur, s'écrièrent-elles à la fois, le duc actuel?"

LE ROI DES CHATS

Une dame de nos connaissances possède un chat très instruit, appelé *Tom*. Il se plaît à faire toutes sortes de tours et, par moments, on jurerait qu'il y met un certain raisonnement. Les meilleurs tours de son répertoire, il les a appris tout seul ; mais son dernier exploit éclipsa tous les autres. Au mois de juillet dernier, les mouches envahirent la maison ; c'était une véritable plaie d'Égypte. Le maître du logis, un chauve de première classe, ne savait plus où se mettre le crâne, qui servait aux mouches de quartiers généraux. Un tel état de choses ne pouvait durer. La maîtresse de maison se rendit en toute hâte chez le pharmacien et fit l'empte de plusieurs feuilles d'un nouveau papier collant.

En rentrant au logis, elle en dépose une feuille sur la table de la cuisine. Au bout de quelques instants, le chat vient rôder de ce côté, et pose les pattes sur l'emplâtre. Il se fait aussitôt un vacarme épouvantable. Madame sort et rend la liberté à son favori.

Tom fit le dos rond ; puis, sa toilette refaite, il retourna au papier, qu'il regarda attentivement.

Il le flaire, le pousse sur la table, l'examine soigneusement des deux côtés, mais cette fois sans l'approcher des pattes. Satisfait, à la fin, de son examen, il prend entre ses dents le côté du papier qui n'est pas gommé et l'emporte dans la cour.

Quelques jours après, madame voit son Tom se régaler d'un moineau dans le champ du voisin. Elle sort et est toute surprise de constater que c'était au moyen du papier à mouches que le moineau était tombé dans ses filets. Il avait emporté le papier dans le champ, l'avait placé près d'un arbuste et mis tout autour quelques miettes de pain. Il s'était alors caché dans un coin et avait attendu. Son attente n'avait pas été longue. Un oiseau qui était venu se percher, vit le papier et les miettes de pain et s'empressa d'aller s'y régaler. Mais pour atteindre les miettes, il fallait passer sur le papier, auquel il resta collé. Tom n'eut alors qu'un bond à faire pour s'en emparer.

La dame lui donne régulièrement une feuille ou deux de papier par semaine. Cela l'empêche, dit-elle, de commettre des déprédations dans la cuisine.

UNE SÉRIE DE PERTES



—Ha ! Ha ! Vous ici ? A quel propos ?
—Une série (*hic*) de pertes.
—Quoi donc ?
—Pherdu l'trou de la serrure. Pherdu la clef ensuite ; et puis, après, pherdu (*hic*) les deux ensuite.

PAS DE DEMI-MESURES



Le médecin.—Vous voilà avec une maladie de rognons !... Oui ! L'alcool ! Toujours l'alcool ! Il faut en supprimer la cause.

Le malade.—Docteur ! Vous feriez mieux de me supprimer les rognons.

JUSTICE ÉGALE

Autrefois, en Hongrie, les villes jouissaient de certains privilèges, qui leur étaient particuliers : de celui, entr'autres, de faire et de mettre à exécution les lois qui les régissaient.

Un voyageur anglais s'arrêta, un jour, dans une de ces villes et, voulant se rendre compte par lui-même de la manière dont les lois y étaient administrées, se rendit chez le premier magistrat de l'endroit et lui demanda la permission d'assister à une séance de la Cour.

Le fonctionnaire, qui était de taille moyenne, mais trapu et habillé à la mode du pays des Magyars, le reçut avec une politesse exquise, et le fit asseoir. Il frappa alors sur un timbre et aussitôt un homme d'une stature colossale et à la tournure militaire, se présenta.

Ce personnage qui servait tout à la fois de greffier et de crieur, portait un sabre immense, le tricorne sur la tête et une paire de pistolets, passés à sa ceinture.

Le magistrat lui demanda si quelques prisonniers attendaient et, sur sa réponse affirmative, lui intima l'ordre d'en amener un. Le prisonnier, accompagné du dénonciateur et de son témoin, fut aussitôt introduit. Le greffier fait lecture de l'acte de l'accusation, qui était "d'avoir volé une oie," et le dialogue suivant s'engage entre les parties :

Magistrat au plaignant.—Quelle accusation portez-vous contre le prisonnier ?

Le plaignant.—Qu'il plaise à la Cour, il m'a volé une oie.

Le magistrat au témoin.—Qu'avez-vous à dire, vous ?

Le témoin.—Qu'il plaise à la Cour, j'ai vu le prisonnier voler l'oie.

Le magistrat au prisonnier.—Qu'avez-vous à répondre ?

Le prisonnier.—Qu'il plaise à la Cour, je n'ai pas volé l'oie.

Le magistrat au prisonnier.—Quinze jours, pour avoir volé l'oie.

Le magistrat au plaignant.—Quinze jours, pour n'avoir pas eu soin de votre oie.

Le magistrat au témoin.—Quinze jours, pour vous apprendre à ne pas vous mêler d'affaires qui ne vous regardent pas... Conduisez les prisonniers.

Alors, l'auguste représentant de Thémis se tourna du côté de l'anglais, d'un petit air satisfait, comme pour lui demander si la justice était aussi expéditive dans la vieille Albion.

UNE DÉSILLUSION

Qu'elle était donc belle, de ses vingt printemps, cette jeune fille aux traits angéliques, avec ses grands yeux bleus et cette luxuriante chevelure du plus beau fauve doré, négligemment relevée sur son front noble et blanc comme la première neige ! Quelle ravissante créature et quel sourire divin ! L'innocence même se reflétait dans tout son être, dans tous ses mouvements. Elle était, en un mot, le plus séduisant idéal de la femme épanouie.

Elle se promenait, depuis quelque temps, sur la rue St-Jacques, et deux jeunes gens surtout la contemplaient avec ivresse.

—Oh ! quelle femme incomparable, s'écriait l'un d'eux, jamais créature humaine ne fut aussi belle !

—Que je voudrais entendre le son mélodieux de sa voix enchanteresse ! disait l'autre. Quelle divine harmonie, quels sons voluptueux doivent couler de ces petites lèvres rosées !

Soudain, ils voient un ami de la belle l'aborder et lui dire, d'un air indifférent : " Un temps froid, mademoiselle."

Les petites lèvres roses s'entr'ouvrent tout doucement, comme une fleur aux premières caresses du matin, la tête ravissante s'incline légèrement, avec une grâce parfaite ; un sourire séréphique illumine son beau visage et une voix harmonieuse se fait entendre :

—Bigre de bigre, dit-elle, c'est un maudit froid de chien.

COMMENT RETROUVER UN CHAPEAU PERDU

Je voyageais dernièrement entre Boston et Grantham sur la ligne du Grand Tronc. Un Irlandais avait la manie de se passer la tête au dehors à chaque gare.

Durant une de ces explorations, un coup de vent emporte son chapeau. Mais Pat ne perd pas son sang-froid : il tire tranquillement son couteau de poche et fait une marque sur le bord de la fenêtre.

Interpellé à ce sujet, il répond naïvement :

—Mais c'est pour m'assurer de l'endroit précis où est tombé mon chapeau.

UN HOMME AVERTI EN VAUT DEUX



Le gamin.—Aie ! Là ! Monsieur ! Faites attention ; vous allez tomber dans les fentes du trottoir.

UNE ÉPOPÉE DE MANSARDE



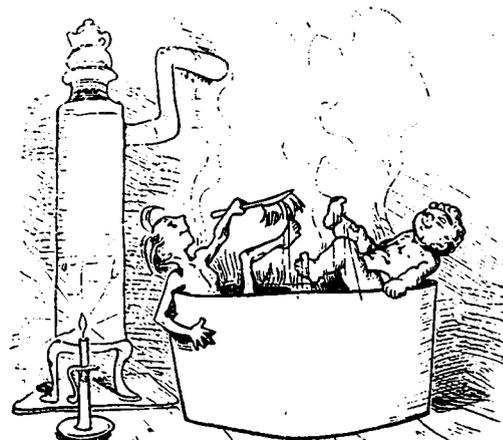
I

—Attendez que j'aie cherché le savon, leur avait dit la mère. Si vous avez le malheur de remuer !



II

Ne craignez pas, répondirent naturellement les deux petits anges de la cuvette.



III

Mais ils se sentent dominés par un irrésistible besoin de propreté.



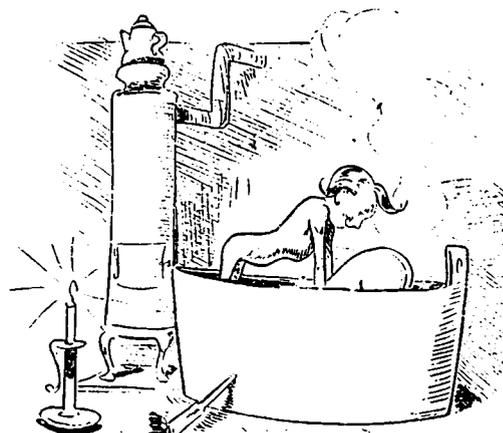
IV

Lolo, en sa qualité d'aîné, est bien sûr de ne pas se gêner son petit frère.



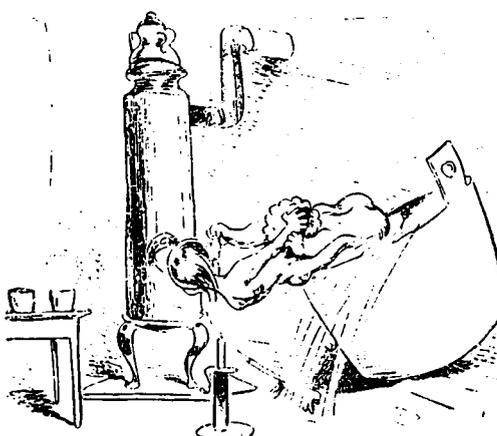
V

...Lequel, gauche comme tout, pila sur un mauvais clou.



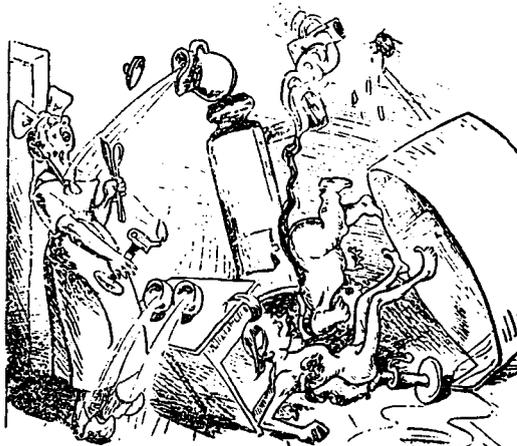
VI

Ce qui l'affecta tellement qu'il ne savait plus où mettre la tête.



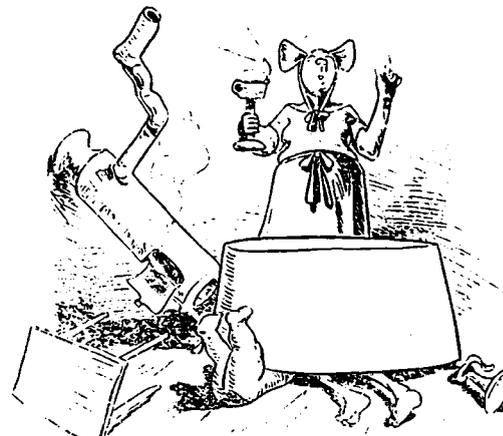
VII

Le temps arriva bientôt de sortir de la cuvette.



VIII

...et d'aller se sécher au poêle.



IX

...mais avec de si minutieuses précautions.

TRAHI PAR SES BOTTES !

La chiromancie a fait son temps. La scarpologie la remplace.

C'est, du moins, la prétention d'un savant médecin, l'apôtre de cette nouvelle doctrine, qui prétend connaître l'homme par sa chaussure.

Des chaussures bien portées, dit-il, offrent le moyen de lire le caractère d'une personne, avec autrement de certitude que par la main, le visage ou l'écriture. Il est possible, selon lui, de voir dans une vieille chaussure des signes infallibles de certaines bonnes ou mauvaises qualités.

Si le talon et la semelle sont usés au même degré, la personne qui la porte, est rangée dans ses affaires, méthodique, énergique et bien renseignée ; si c'est une femme, elle est bonne épouse et bonne mère de famille, ou capable de le devenir.

Si la semelle de la chaussure s'use du côté extérieur, le porteur, au dire de cette science nouvelle, a un penchant pour les choses fantastiques



X

... que la mère ne pouvait se laisser de les accabler de caresses.

et aventureuses. Si, au contraire, la semelle est usée en dedans, c'est le signe assuré d'un caractère faible et irrésolu.

Il est, sans aucun doute, assez curieux et amusant de se faire dire ses vérités par ces professeurs des sciences occultes.

Le phrénologiste, par exemple, examinera vos

bosses et en tirera des conclusions plus ou moins favorables, selon qu'elles seront plus ou moins prononcées.

Le physionomiste établira votre caractère et vos passions, d'après l'inspection des diverses parties de votre corps et de votre figure.

Le chiromancien étudiera la paume de votre main, et toute votre vie lui sera dévoilée.

Le chirographiste, au moyen de quelques lignes de votre écriture, divènera vos secrets les plus intimes.

Si, avec tout cela, vous n'êtes pas encore satisfait, faites porter, en dernier ressort, chez le scarpologue, une paire de vos plus vieilles chaussures.

En résumant tous ces rapports, vous apprendrez avec horreur que vous êtes excentrique, bien doué, d'humeur égale, irascible, industriel, paresseux, audacieux, timide, affectueux, vindicatif, un être, en un mot, doué de toutes sortes de qualités plus contradictoires les unes que les autres, choses que vous saviez sans doute d'avance.

NOS CHÉRIS



La grande sœur. — Oui, chère, c'est le tableau de Daniel dans la fosse aux lions. Comment l'expliques-tu que les lions savaient que Daniel était un bon homme ?
London. — Les lions, ça a beaucoup de flair : ils connaissent cela, l'odeur de la bonté.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Joyusetés judiciaires !

Un brave commandant amputé du bras droit comparait l'autre jour devant une Cour d'assises du Midi, en qualité de témoin.

Invité à prêter serment, il leva le bras gauche, mais l'avocat de l'accusé prétendit aussitôt que ce serment-là n'était pas valable.

Force fut à la Cour de délibérer sur le cas, et voici la tintamaresque conclusion de son arrêt.

« Attendu que lorsque les glorieux débris de notre armée se présentent devant nos Cours pour y exercer leur magistrature, on ne saurait leur demander de prêter serment avec les membres qu'ils ont perdus au service de la patrie... »

Calino n'eût pas mieux dit.

Un Marseillais faisant visiter à un touriste l'abbaye de Saint-Victor, à Marseille, fait du saint un éloge dithyrambique et tellement exagéré que le touriste finit par s'écrier :

— Ah ça ! mais il pourrait être le bon Dieu, votre saint ?

Le Marseillais, avec conviction :

— On lui a offert, mais il a refusé.

Vieux maîtres.

Le marchand de tableaux à un amateur :

— Voici un magnifique, un splendide Rubens, je vous le laisse à 3,000 francs, pas un sou de moins.

Le client. — C'est pour rien. Cependant, c'est encore trop pour ma bourse.

Le marchand, (d'un air aimable). — Eh bien ! voyons, revenez demain, je vous le céderai à 2,000 francs, seulement, il sera signé : Van Dyck.

Une dame, connue pour ses prétentions injustifiables à la jeunesse, a la manie de s'inonder de parfums.

— J'adore tous les extraits, disait-elle, l'extrait de violettes, l'extrait de benjoin.

— Il n'y en a qu'un avec lequel elle soit brouillée, murmura quelqu'un : l'extrait de naissance.

En sortant des Folies-Bergères :

— Quelle patience il a fallu à ce dompteur pour rendre ses éléphants musiciens !

— Du tout ; ils le sont de naissance.

— ???

— Naturellement, tout petits ils jouaient déjà de la trompe.

Une enseigne bizarre copiée rue de Rivoli, à la vitrine d'un coiffeur — pardon ! d'un salon de coiffeur :

On achète les cheveux sur pied

Etrange !

Un jeune gommeux, le petit Gontran de X... a reçu, l'an dernier, une magistrale paire de gilles dans un théâtre des boulevards.

Il a pris depuis cette époque l'art dramatique en aversion, et quand on l'interroge à ce sujet :

— C'est un serment que j'ai fait, répond-il ; je ne mettrai jamais les pieds dans un théâtre, tant qu'on n'aura pas supprimé la claqué.

On sait l'amour-propre que mettent à ce que leur pays passe pour exempt de tous les frimas du Nord, les Marseillais.

Un Marseillais soutenait, en plein hiver, très vivement cette prétention.

— Mais, lui dit on, regardez donc cette neige !

Le Marseillais en ramasse une poignée, la froisse avec indifférence, en la rejetant à terre :

— C'est bien de la neige, si vous voulez, mais elle n'est pas froide comme celle de Pontarlier, par exemple !

Le voyageur et la Malle (Fable express.)

Reclamant en vain son bagage,
Un voyageur fait tapage,
Disant : — Ma malle, il me la faut !
Mais l'homme d'équipe en défaut
Prend la malle d'une main vive
Et la jette en mal avise,
Sur l'autre qui tombe écrasé.

MORALITÉ :

A qui mal veut, mal arrive.

MYSTIQUES ANGLAIS

A un parti de tir, en l'honneur du gouverneur de Candahar, ce dernier fut tout étonné de voir que les tireurs pouvaient viser une tête de moineau au vol et l'attraper presque à tout coup. Sur ce, il déclara qu'il était bien plus difficile d'atteindre un œuf que de tuer un moineau.

Cette proposition fit sourire Sir Peter, mais le Sirdar persista et l'on résolut d'en faire l'essai.

Un œuf fut suspendu au mur, et les soldats se mirent à tirer ; mais pas un seul ne l'attrapa.

Le gouverneur et sa suite ne bronchèrent pas et expliquèrent l'insuccès des tireurs par la difficulté de l'épreuve.

Une balle coupa, à la fin, le fil retenant l'œuf, qui tomba par terre sans se casser.

Le mystère fut aussitôt dévoilé. Le rusé compère s'était servi d'un œuf vide qui, à cause de son extrême légèreté, était chaque fois déplacé par le courant d'air que la balle refoulait devant elle.

UN BON CONSEIL A LA LUNE



Voix de l'intérieur. — Marie, que fais-tu là ?
Marie. — Je regarde la lune.
Voix de l'intérieur. — Dis à la lune d'aller se coucher : l'est onze heures.

UNE AFFAIRE



Alfred. Tu ferais mieux de ne pas jouer avec moi : je relève des fièvres.

Eloi. Vrai ! J'ai de la chance. Tiens je te donne ma pomme, mon canif et ce bout de ficelle, si tu peux me la faire attraper. Je ne veux veux pas aller à l'école pendant les fêtes.

UN RÊVE DE PRINTEMPS

(Pour le SAMEDI)

Jeune fille, j'ai fait l'autre jour un beau rêve. C'était dans le silence exquis, mystérieux D'un frais matin d'Avril, quand la nouvelle sève S'infiltrait rajunie aux nerfs des arbres vieux.

J'ai rêvé que là-bas, dans la colline verte, Il est une maison à côté du ruisseau, Où j'avais aperçu, par la porte entr'ouverte, Un pan de robe rose et un bout de chapeau...

Alors dans le sentier qui mène à la fontaine J'ai surpris ton regard se diriger vers moi... Et lorsque m'effleurant d'un bout de robe, à peine, Ton front rougit était-ce d'amour ou d'effroi ?...

Depuis ce jour mon cœur n'a plus repos ni trêve : Partout ton ombre chère a poursuivi mon sort, Et dans les vœux ardents où m'a plongé ce rêve, Tu m'as volé mon cœur pour le blesser bien fort !...

J. B. CHATRIAN.

Bruxelles, Belgique.

LE COUT DE CERTAINES DENTELLES

Quarante louis l'once, ou dix fois le prix de l'or. Le coût du fil fin fait à la main, qui sert à fabriquer les dentelles de Bruxelles est si énorme, qu'on ne l'emploie que pour les plus riches dentelles. Il est filé du lin du Hai et de Rebecq-Roqnon, et se vend jusqu'à cinq cents louis la livre.

Feue madame John Jacob Astor acheta à Paris une robe de dentelles qu'elle paya 3,500 louis, et il n'y a pas très longtemps qu'une robe du même matériel fut vendue, encore à Paris, pour £5,000. Il n'est pas rare de trouver, dans les familles riches, des dentelles valant une fortune. La famille Astor en a pour 60,000 louis et les Vanderbilt en ont pour £100,000. Madame A. T. Stewart a payé ses rideaux de dentelle £100 la paire, tandis que ceux de Robert Garrett, de Baltimore, ont coûté £10 la verge. Il se vend plus de dentelles à New-York que dans aucune autre ville du monde. Il y a, à New-York, une douzaine de femmes, au moins, dont les dentelles dépassent en valeur £10,000, et une centaine d'autres qui en ont chacune pour £4,000. Une modiste assure avoir vu deux châles qui ne coûtaient pas moins de £600 chaque. La robe de noces de Sa Majesté la Reine Victoria était garnie d'une dentelle qui a coûté £1,000. La collection de dentelles du Pape, à Rome, représente une valeur de £175,000. Les dentelles de la Reine sont estimées à £75,000, et celles de la princesse de Galles à £50,000. Le roi le plus amateur de dentelles, a été sans contredit Guillaume III : il lui fallait de la dentelle à tous ses habillements ; ses robes de nuit, au nombre de vingt-quatre, en portaient pour une valeur de £490.10s. Au mariage de la princesse de Galles, le roi des Belges lui fit cadeau de dentelles d'une valeur de £10,000. Il s'importe annuellement, en Angleterre, pour au delà d'un million sterling de dentelles étrangères.

ETUDES SOCIALES

LES HAUTS ET LES BAS



Lui.—Toujours la même chose, ces querelles d'amoureux ! En le laissant, elle épousa, de dépit, le cocher de son père.

Elle.— Et l'amoureux ? Qu'est-il devenu ?

Lui.— Lui ? Il épousa l'autre sœur et prit le cocher à son service.

GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UN
SAPINEAU

CONTE DE LA FORÊT NOIRE

(Pour le SAMEDI)

Voici l'hiver et il fait grand froid.

La neige couvre les chemins et le chant des oiseaux a cessé.

La voix plaintive d'un petit ruisseau qui, il a quelques semaines encore, égayait le bocage, ne se fait plus entendre ; une épaisse couche de glace couvre l'eau qui, filtrant à peine sous sa transparente mais dure prison, ne fait plus retentir l'air de sa douce musique.

La voix seule du vent vient, par moment, troubler le silence de mort qui accompagne si bien le linceul blanc dont la terre est revêtue.

C'est l'hiver ! Les pauvres gens qui manquent de bois, hélas, viennent seuls, quelquefois, à la recherche d'une branche morte.

Proche de la route qui conduit au village, il existe un bosquet de sapins.

Les uns, géants de la forêt, portent leurs têtes altières au-dessus des chênes majestueux ; d'autres, les plus jeunes, remarquables par la nuance de leurs tendres frondaisons, s'abritent à l'ombre des premiers et semblent les clochetons dentelés et aigus d'une cathédrale gothique, entourant les majestueuses aiguilles de leurs gigantesques ancêtres.

Un de ces sapineaux, d'une forme svelte et élégante, poussait entre les racines d'un des rois de la forêt.

Deux bûcherons, qui revenaient du travail, la cognée sur l'épaule, s'arrêtèrent sur le chemin et l'un d'eux, désignant le jeune arbre à son compagnon, lui dit :

—Que penses-tu de celui là ?

—Il est magnifique, répondit l'autre, et je crois que la dame du château n'en pourrait souhaiter un plus beau.

—Vois comme il est droit et lisse, reprit le premier paysan, et comme ses branches sont régulièrement espacées ! Depuis dix ans que je parcours la forêt, c'est le premier que je trouve

aussi parfait. Comment ne l'avais-je pas remarqué plus tôt ?

Et les bûcherons, ayant remis leurs cognées sur leurs épaules, s'éloignèrent.

Chacun sait que les plantes, et surtout les arbres, pensent et sentent comme nous-mêmes et qu'ils parlent à l'occasion.

Il s'agit d'être là, et surtout de les aimer, pour bien comprendre ce qu'ils disent.

Celui qui aurait assisté à l'entretien précédent et examiné attentivement le bel arbrisseau qui en était l'objet, l'aurait vu se redresser fièrement, pendant qu'un doux frémissement, —celui que la louange procure aux hommes et mêmes aux arbres,— agitait ses rameaux et jusqu'à ses moindres feuilles.

Puis, une voix douce mais bien timbrée, s'adressant au vénérable aïeul, qui l'abritait, dit :

—Grand-père, as-tu entendu ce que disaient ces hommes ?

— Oui, répondit la voix grave du vieux sapin, mais il faut te défier des hommes, mon cher enfant, car leur orgueil est immense, leur méchanceté sans bornes et, quand ils daignent s'occuper de nous, pauvres arbres sans défense, c'est toujours pour nous mutiler, sinon nous donner la mort.

—Oh ! grand père, dit le jeune arbre d'un ton de reproche, c'est mal ce que tu dis là. Ces hommes avaient l'air bon ; nous ne leur avons fait aucun mal et je ne vois pas pourquoi ils auraient, sur nous, les mauvaises pensées que tu leur prêtes.

—Enfant, soupire l'aïeul, la jeunesse est confiante et la vieillesse prudente ; on trouve bons ceux qui nous louangent. Crois-moi, pauvre innocent, les conseils que je te donne sont le fruit d'une longue et douloureuse expérience ; crains tout des hommes !

Puis le vicillard se remit à sommeiller.

Vous eussiez pu voir, à ce moment, comme le présomptueux petit sapin, remuant doucement ses branches, semblait dire : " Que la vieillesse est morose et que c'est donc ennuyeux d'avoir à subir ses tristes réflexions ! "

* * *

Le lendemain, presque à la même heure, les deux bûcherons passaient là. Le sapineau les vit venir de loin et ayant secoué ses branches, comme un oiseau lisse ses plumes, il les attendit, hâtant d'impatience et faisant la roue.

Ils s'arrêtèrent devant lui, et celui qui, la veille, avait le premier pris la parole, dit à l'autre :

— J'ai dit à madame la marquise, que j'avais trouvé ce bel arbre, elle veut le voir et, malgré la neige, elle viendra sûrement demain l'examiner elle-même ; car le jardinier lui en avait trouvé un très beau, paraît-il, mais, d'après ce que je lui ai dit, elle croit que celui-ci l'emporte et de beaucoup.

—On n'en pourrait trouver de mieux fait, ajouta philosophiquement le second.

Ils partirent, et le sapineau se sentit grandir de trois pieds au moins ; peu ne s'en fallut que, dans la joie qu'il éprouvait, il ne craqua son écorce à force de se gonfler.

Le vénérable grand-père sommeillait, suivant son habitude, mais son repos fut encore interrompu par la voix du sapineau, qui lui cria, sans ménagement cette fois :

—Grand-père ! grand-père !

—Qu'y a-t-il, —soupira l'aïeul, brusquement réveillé,—le feu est-il à la forêt ?

—Non, grand-père ; mais, tu sais, les hommes d'hier ? Eh bien, ils sont revenus !

—Hélas ! soupira l'aïeul, ce que je craignais est arrivé et nous sommes en grand danger.

—Il n'y a aucun danger à redouter pour vous, dit, presque insolent le jeune présomptueux, ils ne vous ont seulement pas remarqué ; mais on a parlé de moi au château, et la marquise veut absolument me voir. Un sot de jardinier lui avait parlé d'un autre sapineau, mais le bon homme qui était là tout à l'heure—et il paraît s'y bien connaître, lui—a dit que je lui étais bien supérieur.

—Ta, ta, ta ! grommela le grand-père, voilà mon écervelé parti ; ne dirait-on pas que tu es le phénix des sapins ? A t'entendre parler, on te doit chercher pour te présenter au roi. Que te font donc ces hommes et leur marquise ? N'es-tu pas heureux ici, où tu as de l'ombre contre les ardeurs de l'été ; où l'hiver même t'est clément, grâce à l'épaisseur de la forêt et à l'abri de mes

UN OBSTACLE INSURMONTABLE



L'oncle Joseph.—Les beaux poulets ! Veux-tu en baptiser un de mon nom ?

Lolotte.—C'est impossible. C'est toutes des filles.

branches ? Un clair ruisseau arrose nos racines ; de gentils oiseaux nous égaiant de leurs joyeuses chansons et je ne vois pas que tu puisses désirer autre chose ?

— Mais, grand-père, — poursuit le sapineau, un peu calmé par cette sortie, — on s'ennuie mortellement ici, les étés monotones sont suivis d'hivers encore plus tristes ; le ruisseau chante toujours la même chanson, et les oiseaux eux-mêmes, répètent toujours la même chose.

Rien de bien amusant dans ce spectacle toujours le même.

Ne m'as-tu pas raconté que bien des nôtres, arrachés par l'homme à cette même forêt, ont été, par ses soins, transformés en majestueux vaisseaux qui l'ont transporté ensuite, lui et ses richesses, à travers le monde entier.

Traverser les océans !

Admirer toutes ces choses merveilleuses qui ne peuvent se voir qu'en voyageant !

Dis, n'est-ce rien que tout cela, grand-père ?

— Pauvre enfant, dit le bon vieillard, ces légendes, qui nous ont été transmises je ne sais par qui, ni comment, rien ne nous prouve leur véracité ; mais, en l'admettant, ne vois-tu pas qu'une existence paisible comme la mienne vaut mieux que ces voyages qui t'enthousiasment ? Ce que j'ai pu voir, moi, c'est que de pauvres arbres, mes parents, mes amis, qui comme toi, avaient attiré, par la perfection de leurs formes ou leur taille élevée, les regards de l'homme, ont été coupés à coups de hache, jetés brusquement à terre, sciés en tronçons et emportés par des chevaux qui les traînaient dans la neige et laissaient à tous les roc, du chemin les lambeaux de leur écorce. Crois-tu que ces souffrances n'étaient pas une dure compensation, aussi brillant que fut leur sort futur ? Tu ne vois que ces orgueilleux vaisseaux, fièrement pavés et fendant les ondes ; mais tu ne penses pas au sort qui leur est réservé après quel ques années, en admettant même que la tempête ne les engloutisse pas ; les vers d'abord, le feu ensuite.

— Grand-père, poursuit l'incorrigible et orgueilleux sapineau, qu'importe la fin si on brille sur la scène du monde ; si on n'est pas resté, enfoui comme nous le sommes dans un obscur coin de forêt, où nous ne voyons passer que des paysans grossiers ou de méchants gamins à la recherche de nids et qui ne s'aperçoivent pas même de notre présence, si ce n'est pour nous dérober quelque branche ?

Eblonir un jour, ensuite advenir que pourra !

— Hélas ! soupira le vieillard, le Ciel veuille que tu ne fasses pas bientôt la triste expérience de la malice des hommes et du peu de cas qu'ils font de nous !

Mais le jeune arbrisseau tourna, sans cérémonie, le dos au vieillard et se mit à penser aux splendeurs méconnues qu'il entrevoyait et à la visite de la noble dame du château.

(A suivre).

UNE AFFLICTION IMMINENTE



Le curé. — Allons donc ! Je ne puis pas marier un homme qui ne se tient pas ! Attendez qu'il soit dégrisé.
La mariée. — Il ne veut jamais monsieur le curé, une fois dégrisé ! Dépêchez-vous ; voilà que ça le reprend.

QUEEN'S THEATRE

"A NIGHT AT THE CIRCUS"



Jamais pièce plus fine, jamais parodie plus amusante n'a été donnée sur la scène que "A Night at the Circus."

Nellie McHenry a superbement joué. C'est toute une école qu'elle crée, et à cette école, elle brille comme une étoile. Les élèves sont dignes du professeur. Acteurs et actrices ont enchanté leur auditoire.

"A Night at the Circus" est une pièce, genre léger et bouffé, où peuvent se déployer les talents d'artistes spécialistes.

Décidément, nos entreprenants gérants de théâtre veulent servir grandement leur public.

Une écuyère de cirque qui s'échappe de la tutelle un peu rude du signor Bonanza, W. H. Mack, et qui devient institutrice dans une espèce de lycée de jeunes filles, peut mettre en relief tous les contrastes.

Nellie McHenry est une artiste en son genre et la troupe qui l'appuie est une des meilleures qui aient soutenu les feux de la rampe de Montréal.

Il faut voir John Webster dans le rôle de Archibald Banger, Ben Lodge, dans celui de Nicholas Friske et John Gilroy, le garçon de bureau ambitieux, pour juger du mérite des acteurs.

Et Melles Reynolds, Harrington, May et Byron, sont des actrices qui méritent le succès incontestable qu'elles ont obtenu, au Queen's.

Une soirée, cette semaine, à ce théâtre favori, fournit une ample distraction, irréprochable comme goût et comme convenance.

Le célèbre acteur, Lewis Morrison, est annoncé pour la semaine prochaine dans son grand drame de "Pauste". M. Morrison est avantageusement connu à Montréal, où il a laissé les meilleurs souvenirs. Son retour sera salué avec plaisir. Acteur de premier ordre, M. Morrison a étudié, avec un soin tout particulier, le rôle si compliqué, et si difficile de "Mephistoles" et le rend aujourd'hui à perfection.

La pièce elle-même a été revue et corrigée avec soin et considérablement augmentée. Quelques unes des scènes sont d'un effet merveilleux et pour les rendre encore plus grandioses, plus naturelles, M. Morrison se sert de l'électricité pour simuler les éclairs.

L'effet est saisissant et superbe. Les autres membres de la troupe sont tous des acteurs de mérite et les journaux américains en font le plus grand éloge. Nous engageons nos lecteurs à patroniser le Queen's, la semaine prochaine ; nul doute que M. Morrison et sa troupe rencontreront le même bienveillant accueil qu'ils ont reçu ici l'an passé.

UN CAS ÉNERVANT

Elle (au mari qui vient de s'écraser le pouce avec un marteau). — Oh ! chéri, t'es-tu fait mal ?

Lui (rayonnant). — Non, ce n'est pas à moi, c'est à l'homme dans la lune que j'ai fait mal.

PAR MESURE DE SURETÉ

Le voleur de dindons. — Enfin, voilà le jour de l'an qui arrive.

Sa tendre moitié. — Oui, penses-tu que tu ne ferais pas mieux de prendre une assurance sur la vie ?

CE QU'IL Y A DE MÊME



Madame Pourtouldebon, visitant un atelier à Paris. — Combien ce tableau ?
Monsieur Gentifrance. — Dix mille francs, madame.
Madame Pourtouldebon. — Si vous voulez m'arranger ce coucher de soleil avec de l'or véritable, je le prend.

THÉÂTRE-ROYAL



"The Dear Irish Boy," œuvre de Dan McCarthy, excellent acteur en même temps que compositeur de pièces de théâtre, cette pièce a eu, au Théâtre-Royal, le succès qu'elle mérite. Salle comble comme d'habitude au théâtre populaire de Montréal. Le Théâtre Royal a ses habitués et ce sont des clients fidèles. Mais aussi il faut dire à sa louange que le bilan d'amusement qu'il sert au public est sans contredit

un régal pour les amateurs du genre. Dans le "Dear Irish Boy" nous trouvons une excellente peinture de mœurs irlandaises. Dan McCarthy connaissait ses personnages quand il a fait cette pièce. L'intrigue est comme toutes les intrigues dans la comédie-drame du bon théâtre. La vertu finit toujours par triompher.

Mais la partie amusante est surtout remarquable parce qu'elle est de bon ton. Il n'y a pas de bouffonnerie ni de burlesque grossier.

Les danses, les chants sont exécutés avec cet entrain et cette verve que nos compatriotes irlandais savent déployer à l'occasion.

Signalons le fameux Gus Reynolds, dans le rôle qu'il a créé lui-même de Mike M. Chitchey. C'est un superbe acteur.

M. Jas B. Reynolds, dans le rôle de Teddy O'Neil, dans ses récits et ses narrations où pétillent le sel fin de la verve Erin, est réellement de première force.

Mlle Nellie Pierce, dans le rôle de Eileen O'Connell, est une actrice qui pourrait très bien réussir dans le drame.

Mlle Lillian Keene, dans le rôle de Nellie Daly, est une soubrette qui excelle par la vivacité et le brio de son jeu.

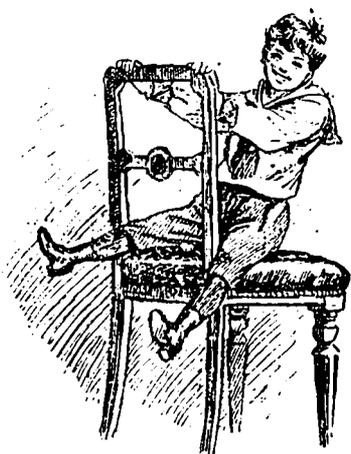
Il y a aussi à remarquer un bébé phénoménal de théâtre, la "Petite" Burdell, qui paraît sur la scène sous le nom de Little Tootsey.

Les autres acteurs sont au niveau, et la mise en scène et les décors tiennent rang à la représentation.

La semaine prochaine, les habitués du "Royal" auront le plaisir d'entendre et d'applaudir l'excellente troupe de variétés "Milfrad."

Le programme est excellent et comprend chansons, danses, comédies et tours d'acrobates des mieux réussis.

LES INSUPPORTABLES



I
Ne restait pas deux minutes en place et



II
sont incapables de s'asseoir convenablement.

III
Force la bonne à vérifier une mille fois avec le plus grand soin pour s'assurer que la tabatière y est bien.



IV
Ne peut jamais se rappeler si elle a éteint la lampe d'un bus et tourne la clef dans la porte d'entrée.

V
A toujours peur que sa bouche ne soit volée.

VI
Réveille son mari pendant le sermon afin de savoir s'il a cinq sous pour la quête.

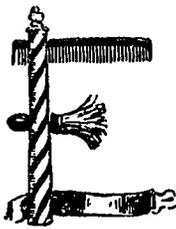


VII
A la spécialité de ces questions stupides qui, à force d'agacer les employés de chemins de fer, les rendent maussades pour tout le monde.

VIII
Gâte toutes les parties de plaisir par la peur constante de quelque chose qui n'existe jamais.

IX
Fouille nerveusement dans ses poches vides, comme si elles contenaient tous les secrets de l'état.

SOUVENIR



En 1770, deux ans avant la dernière entrée de nos troupes en Allemagne, sous les ordres du grand Condé, le 2 juin, vers les six heures du soir, une jeune fille remontait lentement la colline qui conduit au château de Frauberg ; elle chantait une de ces chansons allemandes, douces et mélancoliques, chargée d'un fardeau de roses blanches qu'elle venait sans doute de moissonner dans un petit jardin situé au bord du fleuve, formant une espèce de presqu'île, qu'on apercevait de bien loin. Ce petit jardin semblait une corbeille de fleurs ; les haies d'églantiers qui l'entouraient, et qui paraissaient sa seule muraille, étaient couvertes de mille étoiles blanches et rosées ; les lilas à peine effeuillés, les lys, les orangers et les myrtes dans leurs petites caisses vertes, propres et luisantes, embaumaient l'air et enchantaient les regards. De temps en temps la jeune fille se retournait et regardait en arrière comme pour envoyer un tendre adieu à son parterre, et puis elle reprenait gaiement sa route et sa chanson, heureuse de cette insouciance de dix-sept ans, fugitive comme les fleurs, et qui ne laisse comme elles, en souvenir qu'un vague parfum évaporé bien vite mais qu'on n'oublie jamais. Lorsqu'elle fut arrivée à la porte du château, elle s'arrêta, agita le cordon d'une sonnette à laquelle un pas lourd et traînant répondit dans l'intérieur. La porte s'ouvrit ; un vieillard de haute stature, revêtu d'une sorte de livrée verte et rouge assez usée, accueillit la chanteuse par le plus tendre des sourires.

Ils traversèrent la grande salle voûtée à demi détruite, et arrivèrent à une espèce de verger plantée d'une herbe très fine ; quelques arbres encore assez vigoureux étaient épars çà et là, entourés de pierres tombées des tours démolies par le temps. Un peu en avant du bâtiment principal, un pavillon sans toit, percé de quatre grandes ogives sur ses quatre faces, présentait une retraite délicieuse et une vue sublime : le Rhin, avec ses mille détours, formant un coude justement à la pointe du petit jardin ; dans le lointain la belle et vaste forteresse de R..., élevant ses tours orgueilleuses jusqu'aux cieux et sur laquelle flottait à longs plis la ban-

nière impériale ; les clochers d'une abbaye voisine dorés des derniers rayons du soleil ; puis les chaumières épar- ses dans la vallée, les troupeaux qui rentraient, les bateaux de pêcheurs sillonnant le fleuve en tous sens ; c'était un tableau si vivant, si animé, entouré d'un si riche cadre, que la jeune fille et son père, tout accoutumés qu'ils étaient à en jouir chaque jour, s'arrêtèrent pour le contempler.

Tout à coup, le bruit de la sonnette se fit entendre ; ils tressaillirent.

— Qui peut venir à cette heure ? s'écria le vieillard.

— Va promptement ouvrir, père ; c'est quelque voyageur égaré peut-être, ou quelque messager de monseigneur ; je distingue des pas de chevaux.

Le vieillard rentra dans les ruines, il parla quelques instants à travers la porte avec les visiteurs, puis il ouvrit en faisant de profondes salutations, et introduisit bientôt un jeune gentilhomme suivi de son laquais et revêtu du costume le plus élégant de la cour de Louis XIV. Son visage, pâle et triste, avait cette expression fatale qu'on prétend avoir remarquée chez les gens qui doivent mourir jeunes ; il se présenta avec assurance, mais en même temps d'une manière douce et bienveillante.

— Vous consentez donc à me donner l'hospitalité, mon ami ?

— Bien volontiers, monseigneur ; c'est trop d'honneur pour moi.

— Et où suis-je ?

— Dans le château de Frauberg, appartenant à M. le baron de Frauberg, dont je suis le concierge.

— Ah ! très bien. Et cette jolie enfant est votre fille ? ajouta-t-il en apercevant Lena qui s'était levée.

— Oui, monseigneur. Excusez-là ; elle tresse des guirlandes pour la fête-Dieu au village prochain.

L'étranger ne pouvait arracher ses regards de ce céleste visage, rouge de timidité et de pudeur, ses fleurs, éparées autour d'elle, et sur sa tête une couronne de roses blanches qui lui donnait l'air d'une victime, parée pour le sacrifice.

— Puisque vous voulez bien me recevoir, ajouta-t-il après un moment de silence, je vous demanderai quelques secours. Je me suis blessé en tombant de cheval à une lieue d'ici, et j'ai eu beaucoup de peine à atteindre ce château.

Lena jeta ses guirlandes, son père courut vers l'entrée d'une aile restée debout, en priant le voyageur de le suivre, et tous les deux le conduisirent à une chambre très propre, quoique toute dénuée. On visita ses contusions, on le pensa, on l'entoura des soins les plus empressés, jamais hospitalité ne fut plus attentive.

Quelques jours s'écoulèrent. Louis, ainsi se nommait l'étranger, Louis ne sortait de son appartement que pour descendre au préau. Là, il passait son temps à causer avec Lena, à lui faire chanter les refrains du pays, à en écouter les légendes,



Lui. — Il y a des gens si insipides !
Elle. — Mais pas vous. Vous avez toujours quelque chose qui nous fait tant pouffer de rire.

surtout à l'admirer à la contempler, couronnée de roses blanches, car chaque jour c'était sa parure ; il l'en avait tant priée ! Pauvre Lena, le poison entraînait peu à peu dans son cœur ; elle s'accoutumait à ces entretiens d'amour qui remplissent la vie et dont on ne sait plus se passer. Elle s'attachait passionnément, et sans s'en douter, à un inconnu qui devait la quitter bientôt, en emportant avec lui son bonheur et le repos de son existence si calme jusque-là ; elle aimait de toute son âme, pauvre Lena !

II

Les portes d'un magnifique salon doré venaient de s'ouvrir au château de Versailles. Assise à sa toilette, la marquise de Montespan recevait les hommages des courtisans assidus à les lui présenter. Ils erraient par la chambre, causant entre eux, adressant de temps en temps quelques galanteries à la divinité du jour et recevant ces réponses si piquantes qui n'épargnaient personne, pas même un ami. Le soir, il y avait fête à la cour ; madame de Montespan faisait tourner autour de ses cheveux les fameuses perles de la maréchale de l'Hospital, et plaçait sur son front une couronne de roses blanches. En ce moment on annonça M. le duc de Longueville.

Il venait prendre congé du roi avant de partir pour l'armée ; il venait apporter son visage calme et froid au milieu de ces jeunes fous disposés à rire de toutes les choses de ce monde. C'était bien cet homme dont madame de Sévigné dit :

« Jamais on n'a eu tant de solides vertus ; il ne lui manquait que des vices, c'est-à-dire un peu d'orgueil, de vanité et de hauteur ; mais du reste, jamais on n'a été si près de la perfection ; il était au-dessus des louanges ; pourvu qu'il fût content de lui, c'était assez. »

Chacun raisonnait sur le départ du roi et des gentilshommes ; nul, excepté la favorite peut-être, ne connaissait le plan de campagne ; les uns parlaient d'Issel, les autres du Rhin, quelques-uns du siège de Maestricht.

— Où irons-nous ? disaient-ils tous. Monseigneur, le savez-vous ?

— Non, répondait le jeune prince ; monsieur mon oncle garde bien ses secrets.

— Mais, monsieur, ajoutait madame de Montespan, vous connaissez le pays. N'y fites vous

CONTRE LES JEUX DE HASARD



Madame Lunedmiel. — Après tout, Henri, le mariage est une loterie.
Henri. — Je veux être pendu si c'en est une.
Madame Lunedmiel (surprise). — Pourquoi pas ?
Henri. — A la loterie, si le bon numéro ne sort pas du premier coup, on peut en prendre d'autres.

L'HISTOIRE ET LA FABLE



La grande cousine. — C'est ici que s'est livrée la grande bataille.

Eveline. — Entre qui ?

La grande cousine. — Entre Wolff et Montcalm.

Eveline. — Ho ! des personnages historiques ? Je croyais que tu disais une vraie bataille entre du vrai monde.

pas un voyage il y a deux ans, ce voyage dont vous revîtes si triste et si souffrant ?

Le prince ne répondit pas ; ses regards étaient fixés sur la couronne de roses. Mille souvenirs se réveillèrent dans son agitation, et tout ce qui l'entourait disparut pour lui, il revit une petite chambre dans un vieux château, il revit un visage d'ange, paré de ces mêmes fleurs, il entendit ces chants du soir pleins d'harmonie et de charme, il écouta ces douces paroles venues du cœur, il entoura son âme de cette atmosphère d'amour et d'innocence qu'il avait respirée avec tant de délices ; ensuite il se présenta ce même visage d'ange couvert de pleurs, les cheveux épars, se jetant à ses genoux, lui criant avec désespoir :

— Louis, vous me quittez ; quand vous reverrai-je ?

Sa bouche avait répondu : "Bientôt !" sa conscience avait dit : "Jamais !" et depuis lors le souvenir le hantait partout. Il s'était reproché le sort de cette jeune plante qu'il avait fait souffrir. En ce moment, au milieu de cette cour folle et brillante, ces images un peu effacées par le temps lui revenaient en foule ; il ne pouvait les chasser, il lui semblait que cette voix déchirante murmurait encore à son oreille : "Louis, vous me quittez : quand vous reverrai-je ?"

Madame de Montespan sourit de cette rêverie : — Vous êtes bien sérieux, bien distrait, monsieur : vous ne nous écoutez point ; apparemment vous songez à l'avenir, à vos espérances.

— Non, madame, c'est un souvenir !

Le même jour, à la même heure, dans un vieux manoir des bords du Rhin, une jeune fille était aussi à sa toilette ; mais personne n'était dans le jardin qui l'attendait, nul ne lui faisait de compliment sur sa beauté ; au lieu d'un salon doré, c'était une petite chambre voûtée ; au lieu de candélabres d'or, c'était une lampe dont les rayons pâlisaient devant les rayons de la lune, passant à travers la fenêtre en ogive. Sur la toilette il y avait aussi un collier de perles et une guirlande de fleurs, mais le collier se défilait et la guirlande était fanée. La jeune fille se déshabillait lentement, ses larmes coulaient sur ses joues, elle prononçait à voix basse quelques phrases intelligibles, entrecoupées de sanglots, et ses regards, parcourant son modeste réduit, revenait volontairement à cette couronne qu'elle essaya de replacer sur son front.

— Cela ne me va plus, murmura-t-elle, je ne suis plus jolie ; il m'a quittée, et depuis deux ans je ne sais rien de lui. Comme mon cœur, ces fleurs sont desséchées !

En disant cela, elle les arracha et les jeta loin d'elle ; mais ses yeux ne purent s'en détacher

encore. Cette parure, si fraîche autrefois, décolorée maintenant, c'était l'emblème de sa vie.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle en se jetant à genoux, voilà voilà donc tout ce qui reste de cet amour si beau, de ce bonheur sitôt évanoui : quelques perles qui tombent, quelques roses qui jaunissent, dans son cœur l'oubli peut-être ! et dans le mien un inefaçable souvenir !

III

Le 2 juin 1772, ce fleuve que nous avons vu si tranquille au commencement de ce récit venait d'être témoin d'une sanglante bataille. M. le prince de Condé à la tête de son armée triomphante l'avait passé à la nage en véritable paladin.

Dans un couvent de sœurs de la Miséricorde, situé au bord du Rhin, tout près du théâtre du combat, on préparait déjà les infirmeries pour les blessés ; ces pieuses filles priaient le ciel pour sauver les âmes et s'apprêtaient à sauver les corps. La supérieure

fit venir plusieurs novices avec leur maîtresse, et leur ordonna de se tenir prêtes à se rendre sur le champ de bataille pour y chercher des infortunés à secourir. Pendant que les sœurs plus expérimentées choisissaient les remèdes nécessaires, elles sortirent du cloître, leurs voiles baissés, leur cœur plein d'émotions charitables, et se firent conduire vers les malheureux qui réclamaient leurs soins. Le soleil dorait de ses derniers rayons les créneaux de Frauberg et les flèches du monastère, le petit jardin n'embaumait plus l'air, les plates-bandes incultes ne produisaient plus que des ronces. C'était, à cela près la même scène que deux ans auparavant ; le mouvement du combat avait cessé pour faire place au calme du soir. Lorsque la nacelle des religieuses approcha de l'autre rive, un homme couvert de sang et de fumée, qui se tenait debout auprès d'un homme plus jeune, et d'un corps respectueusement couvert d'un manteau, s'avança vers elles.

— Mes sœurs, dit-il, voulez-vous recevoir dans votre couvent le prince de Condé blessé, le duc de Bourbon, et le duc de Longueville tué ce matin en combattant à leurs côtés ?

La maîtresse des novices s'inclina devant le vainqueur, s'empressa d'obéir à ses ordres, et bientôt le bateau fut chargé de ce noble et triste fardeau.

— Sœur Louise, ajouta-t-elle, conduisez messeigneurs à notre mère, et priez auprès du jeune prince que Dieu a rappelé à lui.

M. le prince de Condé se plaça avec M. le Duc et quelques officiers à l'arrière de l'embarcation. On déposa le cadavre à l'autre extrémité, et la jeune sœur se mit à genoux auprès de lui ; ils étaient seuls. Un irrésistible désir de contempler ce visage de prince enlevé à la fleur de son âge la saisit ; elle écarta un peu le manteau et le reconnut.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en se prosternant presque anéantie ; c'est lui.

Lena, maintenant sœur Louise, venait d'apprendre à la fois le nom et la destinée de l'homme qu'elle avait tant aimé, dont l'abandon l'avait jetée dans la solitude. Elle ne trouva pas

une larme : les grandes douleurs ne pleurent pas, elles prient !

Et les eaux du fleuve coulaient belles et limpides comme dans le temps du bonheur, et la bannière impériale flottait toujours sur le fort de R..., et rien n'était changé dans ce paysage admirable, rien que la vie d'une jeune fille, meurtrie comme les fleurs qu'elle avait plantées.

COMTESSE DASH.

PINCÉE DE CONSEILS

POUR RESTORER LE LUSTRE D'UN CHAPEAU DE SOIE

Les moyens de remettre à neuf les vieux chapeaux, ne manquent pas ; certains chapeliers le font avec la même prestesse que met le gamin à cirer vos bottes. Pour un chapeau comparativement neuf, il vaut mieux le passer au fer, et plus il est repassé, plus il redevient luisant. Mais si votre couvre-chef ressemble tant soit peu au mien, (je l'ai acheté au mois de juillet 1875,) je vous conseillerais d'adopter mon plan. Achetez pour deux sous de benzine et avec un morceau de soie, appliquez-la sur le chapeau, en suivant le sens du poil.

Pendant plusieurs jours il paraîtra tout rajeuni, et lorsqu'il commencera à perdre son lustre d'emprunt, vite encore de la benzine.

FABLE-EXPRESS

LE COCHON PRÉVOYANT

Un cochon, pris soudain d'une subite peur,
Fuyait un charpentier de toute sa vitesse.
Il avait bien raison !

Moralité :

La crainte du saigneur
Est le commencement { dit-on } de la sagesse. ⁷²

LES VICISSITUDES DU JOURNALISME.



Le propriétaire de la "Scie Ronde". — Je suis dégoûté du journalisme : rien ne va. Nous avons noirci tout le monde : nos grands confrères, les meilleurs avocats, le clergé ; nous avons traîné notre député dans la boue, terni la réputation des meilleures femmes ; et la circulation baisse toujours !

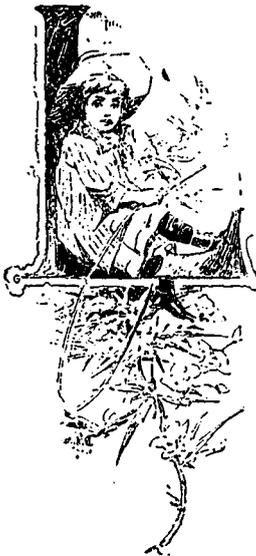
Le rédacteur en chef. — Ne faut pas se décourager. Essayons-nous sur les morts : Cartier, Lafontaine, Papineau, Dorion.

C'EST DE FAMILLE



Un politicien d'importance (froissant sa gazette).—Si un journal me traitait d'âne comme il traite mon ministre, je lui flanquerais mes deux pieds dans le ventre.
Mademoiselle Sarcastine.—Les deux pieds! C'est assez la manière de l'âne.

UNE BONNE AFFAIRE



Le père Radiguet rentra, un soir, chez lui, plus tard que de coutume et, grognon, préoccupé, il alla s'accagner près du feu, sans prononcer une parole. Il ne parlait pas souvent, le père Radiguet, n'aimant point à dire des choses inutiles. A peine s'il fit attention à sa femme qui, assise sur un escabeau très bas, les jambes écartées, les coudes aux genoux, coupait méthodiquement des navets pour ses vaches. L'ombre s'accumulait aux poutrelles du plafond, envahissait les

recoins, descendait peu à peu dans la pièce. Une marmite chantait sur les cendres rouges; deux chats, immobiles, étaient couchés dans l'âtre, les pattes molles, les yeux mi-clos. Au dehors, il gelait ferme. En face de la maison, les coteaux s'envolaient de brumes pourpres et la plaine commençait de s'anuiter sous son manteau de froidure. De temps en temps, des pas de sabots sonnaient, dans le silence, au loin, sur la terre durcie.

—Radiguet! chevrotait la femme... Hé, Radiguet!

L'ANGLAISE A PARIS



(Au restaurant.)

Clara.—Il faut que tu fasses ton menu en français?
Alice.—Certainement.
Clara.—Comment t'y prends-tu?
Alice.—Je l'explique ensuite en anglais.

Mais Radiguet ne bougea pas. Les bras croisés sur ses jambes sèches, le corps plié en deux, l'œil fixé au foyer, il paraissait en proie à des pensées lointaines et profondes.

—M'entends-tu? cria, de nouveau, la femme dont la marmotte devenait plus blanche, à mesure que l'ombre se faisait plus noire... Hé! Radiguet... m'entends-tu? Je te dis que les navets sont gelés.

Et comme cette révélation laissait Radiguet totalement indifférent, elle montra, d'une voix aigre, en dressant, au bout d'un col évidé, son profil de chouette anguleuse et glabre.

—Pardi! c'était sûr qu'il gèlerait!... T'as point voulu faire de silo cette année... Tu t'es obstiné.

Mais Radiguet ne répondit pas. Il semblait de pierre, tout rigide sur sa chaise.

—Qu'est-ce que tu as?... Radiguet!... mon homme!

Alors irritée de ce mutisme, elle glapit:

—Je te dis que les navets sont gelés... bougre de borné... Mais qu'est-ce que tu as?

A ce moment, du dehors, on frappa à la porte, et, aussitôt, l'huis ouvert, une silhouette se montra, implorante, et, tandis que Radiguet et sa femme avaient, soudain et simultanément, tendu leurs têtes de nocturne oiseau de proie, une voix qui tremblait, supplia:

—S'il vous plaît?

Le regard du paysan devint dur entre les paupières bridées féroce.

—Passe ton chemin, feignant, dit-il... Il n'y a rien pour les feignants ici!

La voix recommença, plus plaintive.

—S'il vous plaît, mon bon monsieur!... S'il vous plaît, ma bonne dame!... Il fait bien froid!

—Ça ne me regarde pas! Va-t'en!

—Si seulement vous vouliez me donner un gîte, un petit coin, dans votre étable, pour la nuit.

Et Radiguet eut un ricanement sinistre.

—Ouais! ouais!... Tu n'y penses pas, mon garçon! Avec mes vaches? Dis donc, tu ne doutes de rien, toi!... Va-t'en!

—S'il vous plaît!

—La voix était faible, toute mouillée de larmes, Radiguet hurla:

—Va-t'en! que je te dis!... Si tu n'avais pas été un feignant, tu aurais de quoi manger... tu aurais de quoi coucher... c'est bien fait pour toi! Et j'aurais travaillé pour nourrir un feignant, pour loger un vagabond! Allons, va-t'en! Tu m'embêtes! et tu me fais froid dans le dos, avec la porte ouverte...

Le mendiant remonta d'un coup d'épaule, sur son dos, son sac vide, et il dit simplement:

—Ça n'est pas bien!... Adieu.

Puis il referma la porte et s'en alla lentement en murmurant de vagues paroles.

—A-t-on vu! ronchonna Radiguet qui, s'adressant ensuite à sa femme, commanda: "Mets le verrou à la porte et qu'ils frappent s'ils veulent! A-t-on vu!"

La femme obéit.

—Oh! misère de misère! murmurait-elle, tout en barricadant la porte avec une large barre de fer qui s'encastrait dans le mur!

Est-ce que ça ne ferait pas mieux de crever, des vermines pareilles! Oh bien, merci!... S'il fallait nourrir tous ces feignants qui passent! Je vous demande un peu! Coucher dans votre étable pour que les vaches attrapent des maladies!

Comme la nuit était tombée tout à fait, elle alluma une chandelle, revint prendre sa place sur l'escabeau, et continua sa besogne.

Radiguet s'était recalé sur sa chaise, et, l'œil vague, fixait sur les charbons qui achevaient de se consumer.

Au bout de quelques minutes de silence, la femme appela:

—Radiguet!... Hé, mon homme!... Je te dis que les navets sont gelés... Es-tu donc sourd?... Pourquoi que tu ne dis rien quand je te parle?

Alors, à la sordide et mourante lueur de la chandelle, elle regarda le paysan immobile, rattaché près du feu, et elle répéta:

—Pourquoi que tu ne dis rien?... T'as quelque chose qui te tracasse... t'es point comme d'habitude.

Enfin Radiguet répondit:

—Je n'ai rien!

—Si, t'as quelque chose!... T'es point naturel. Il me semble que t'es tout rouge... Il me semble que t'es quasiment violet...

—Je n'ai rien! affirma de nouveau le paysan, avec un effort visible.

—Mais si... t'es tout bleu!...

—Je suis tout bleu!

—Oui, t'es tout bleu!

—Eh bien! je ne sais pas ce que j'ai!... Oui,

POUR GAGNER L'ESCOMPTE



Solomon.—Ça coûte pour se faire raser?

Le barbier.—Dix sous.

Solomon.—Vous n'avez rien dans les prix doux.

Le barbier.—Ah! ça! Ce n'est pas un trou de carrefour ici.

Solomon.—Ecoutez: vous ne me prendrez que cinq sous; et je vous donnerai la permission de me faire quelques entailles.

je ne me sens pas à mon aise... Ça me sionde dans les oreilles!... Et puis ça me sionde dans le haut de la tête... Tout à l'heure, dans le champ à Remy, j'ai cru que j'allais tomber!... Mais c'est rien!... Je vais marcher un peu pour me remettre.

Il essaya de se lever et ne le put. Il lui sembla que, tout d'un coup, son corps était devenu de plomb. Une étrange faiblesse cassait ses jarrets, rompait ses bras, fondait ses reins. Ses mains molles et moites ne pouvaient plus serrer les barreaux de la chaise. Et sa langue s'embarassa, et les objets autour de lui prirent des formes insolites, des formes plongeantes, des formes qu'il ne reconnaissait pas et qui avaient des aspects de spectre. Une petite flamme rouge, une flamme vermiculaire passa devant ses yeux, se tordit, bondit et disparut dans une nuit profonde, dans une nuit d'abîme, une nuit qui semblait venir du fond de la terre. Il soupira, très faible, la gorge sèche et hale tante:

—Je crois que je vais mourir!...

—Ah ben! ah ben! en voilà des idées! dit la femme.

—Si... si... Je crois que je vais mourir...

—Mais non!... c'est un vent que tu as dans la tête.

LES MALHEURS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS

—Si... si... Je suis sûr que je vais mourir... Ce n'est point un vent que j'ai, là, dans la tête. Mets-moi par terre... Ça m'étouffe aussi, dans le poumon.

Elle l'allongea sur les carreaux, glissa sous la tête de son mari un oreiller, rapprocha ses jambes inertes et qui, déjà, se glaçaient.

—Ecoute ben, dit Radiguet, d'une voix qui allait s'affaiblissant de plus en plus... Comprends ben ce que je vais t'expliquer... Viens plus près. Ça a de la peine à passer.

La femme se pencha près du visage du moribond.

—M'écoutes-tu ?

Oui, je t'écoute...

—V'la l'affaire... Comprends ben ce que je vais te dire... Le cimetière est trop petit... Je sais qu'il est trop petit !...

—Bon !

—Je sais que le conseil municipal veut l'agrandir.

—Bon !... Bon !

—Je sais qu'il voudrait acheter le champ à Remy, pour en refaire un autre !...

—Tiens !... Voyez-vous ça...

—Ecoute... tu achèteras le champ à Remy... ça ne vaut rien... c'est de la pierre... c'est que de la vidange !... Tu l'auras pour vingt pistoles, bien payé...

—Mais si c'est que de la pierre, je veux point l'acheter...

—Ecoute... quand tu l'auras acheté... tu en feras don à la commune...

—Tu veux que je donne le champ à la commune ? T'es fou, Radiguet !... C'est la maladie, pour sûr, qui te rend comme ça, mon homme !...

—Ecoute... tu en feras donation à la commune... à la condition que la commune te donnera, en retour, un terrain de cinq mètres, à perpétuité, dans le cimetière... ça vaut cinq cents francs... As-tu bien compris ? D'un côté, tu donnes deux cents francs... d'un autre côté, on t'en donne cinq cents... C'est donc trois cents francs que nous gagnons... Et nous avons un beau terrain, par-dessus le marché... C'est une belle affaire... mais dépêche-toi !... Va voir Remy demain, pas plus tard, demain... C'est une belle affaire !...

Cinq cents francs !... Cinq cents francs !

Et la femme, brouillée dans les chiffres, se mit à songer au bénéfice réel de l'opération...

Elle ne s'aperçut point que Radiguet avait cessé de parler... elle n'entendit point le petit râle qui se dévidait, pareil à un mouvement d'horloge, dans sa gorge... Elle ne vit pas ses doigts qui se crispaient, ni ses yeux dont le globe se renversant, vitreux, sous la paupière élargie et toute raide.

—Cinq cents francs !... Cinq cents francs !...

Tout à coup, une grande objection se présenta à l'esprit de la paysanne : " Et si la commune refuse le champ ? " se dit-elle angoissée par cette possibilité !...

Alors, elle appela : " Radiguet ! "

Mais Radiguet ne répondit pas.

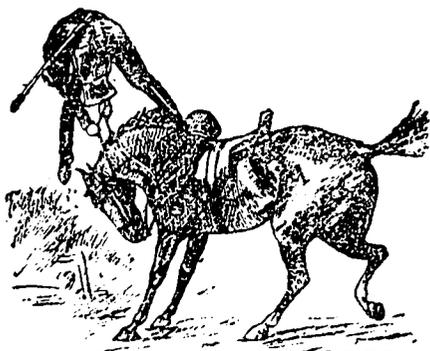
Elle se pencha sur lui, posa ses mains noueuses sur la poitrine de son mari, le secoua par les épaules, lui souffla dans l'oreille :

—Radiguet !... attends un peu !... Et si elle n'en veut pas, du champ, la commune, nous sommes ruinés ! "

Mais Radiguet ne répondit pas. Il était mort.

OCTAVE MIRBEAU.

QUELQUES LOCUTIONS USUELLES



Dissolution de société.



I

Le meilleur coup de vent de l'année.



II

La chute la plus fatale de la saison.

LE PLUS GROS BOULET

Quatre pieds de long et pesant 2,600 livres : telles sont les dimensions et la pesanteur de l'énorme projectile qu'a lancé le plus gros canon manufacturé jusqu'à ce jour, par la maison Krupp, à Essen, pour les fortifications de Cronstadt.

Ce canon est fait de la meilleure qualité d'acier trempé, et pèse 270,000 livres. Le calibre est de 16½ pouces de diamètre et d'une longueur de 44 pieds.

Son plus gros diamètre extérieur est de 6½ pieds et sa portée d'environ 12 milles. Ce canon tire deux coups à la minute, et chaque coup coûte environ \$1,500. Lors de l'essai, le canon contenait 700 livres de poudre et le projectile passa à travers une armure de 19 pouces et alla se loger à 1312 verges plus loin. Les plus gros projectiles de la marine anglaise pèsent 1800 livres ; ceux de la marine française, 1,984 livres ; et ceux de la marine italienne, 2,000. Les plus gros boulets de canon, au Moyen-Age, pesaient 64 livres, la longueur et la pesanteur du canon, étant 12 pieds et 72 quintaux respectivement.

Les Intrigues d'Une Orpheline

I

L'EXPLICATION.

La Tour-Blanche était une superbe résidence, située sur le flanc d'une charmante petite montagne, dans le Morvan. Au moment où commence notre histoire, cette propriété était habitée par un baron nommé Romilly, un homme fier, froid, qui dépassait rarement les limites de son domaine, et qui ne recevait jamais de compagnie chez lui.

Plusieurs raisons étaient assignées à cette réclusion, mais la vraie était celle qui était généralement répandue.

Il avait perdu presque tous ceux qui lui étaient chers. Le monde, si l'on entend par là ce qu'on appelle "la société," n'avait donc pas de charmes pour lui.

Dans le peuple, il était connu sous le nom du "baron Mal Chance," il semblait que quiconque était en contact avec lui-même, dans les circonstances les plus favorables, était d'avance condamné aux plus terribles malheurs, sinon à périr de la façon la plus imprévue. Son amitié ou son assistance étaient fatales.

Personne ne prospérait près de lui, et il fallait être dans une situation bien désespérée pour se résoudre à lui demander un service soit pécuniaire, soit de n'importe quelle autre nature.

Naturellement, la rumeur qui est le plus grand des menteurs, exagérait les faits, mais les récits, qui circulaient dans le voisinage, faisaient leur chemin, comme il arrive toujours quand il s'agit de choses désagréables, et le baron trouvait là un motif de plus de se renfermer chez lui, et de chercher sa consolation auprès de ceux qui lui restaient encore, et qui habitaient les grands et silencieux appartements de la Tour-Blanche.

La première place dans son cœur était occupée, comme on n'aura pas de peine à le croire, par son enfant, une charmante et gracieuse petite fille, aux cheveux d'or, âgée de huit ans, aimable et très délicate, quoiqu'elle fût grande pour son âge. Elle avait en une sœur jumelle, mais celle-ci avait été volée dans son berceau, sans motif apparent, et jamais depuis on n'en avait entendu parler, malgré toutes les recherches qu'on avait faites.

Cette enfant se nommait Béatrice, d'après sa mère, qui était morte, par accident, avant que sa fille eût atteint sa deuxième année.

La seconde place dans les affections du baron de Romilly était tenue par le fils de son frère qu'il avait beaucoup aimé. Ce frère avait été tué dans une partie de chasse, et sa femme n'avait survécu que très peu de temps au coup qui l'avait frappé. M. de Romilly avait pris chez lui leur enfant orphelin.

C'était un beau et bon garçon, plein de cœur, dont le nom de baptême était Raoul. Il était de trois ans plus âgé que Béatrice, et il lui était profondément attaché.

Il y avait encore une troisième personne à la Tour-Blanche, une jeune fille remarquablement belle, qui était fille orpheline d'un cousin du baron de Romilly. Quoique, par sa mère, elle descendit d'une très grande et très ancienne famille, elle était restée sans ressources, et elle ne comptait, pour son avenir, que sur la bonté du baron, qui, d'ailleurs, lui avait témoigné toute la tendresse d'un père.

Elle avait douze à treize ans de plus que Béatrice, et neuf à dix de plus que Raoul.

Elle avait donc, au moment où commence notre histoire, plus de vingt ans. Elle était grande, bien faite, et avait dans son air et dans ses manières quelque chose de très-aristocratique.

Nous avons dit qu'elle était très-belle, mais il y avait dans ses yeux une expression singulière qui semblait repousser ceux que les charmes de sa personne attiraient vers elle. Il est certain que Béatrice et Raoul avaient l'un pour l'autre une affection qu'ils ne ressentaient pas pour elle. Il est également certain que les domestiques aimaient les enfants, mais qu'ils avaient peur de mademoiselle Hélène.

Elle aimait passionnément la lecture, et ses maîtres parlaient avec éloge de la façon dont elle apprenait tout ce qui faisait l'objet de ses études; mais là se bornait le bien qu'ils en disaient. Au contraire, quand il était question de Béatrice, ils ne tarissaient pas sur les belles dispositions de sa nature. Quand à Raoul, tout le monde vantait sa franchise et sa générosité. Nous devons ajouter qu'on parlait le plus rarement possible d'Hélène.

Le baron ne remarqua pas la différence des manières des gens à l'égard des uns et des autres. La distinction qu'il faisait, provenait, d'après ce qu'il s'imaginait, du degré de parenté qui les unissait. Il aimait son enfant passionnément parce que c'était son enfant; il était vivement attaché à Raoul, parce qu'il était le fils orphelin de son frère, et il avait de l'affection pour Hélène, non parce qu'elle était l'enfant d'un cousin à lui, qu'il avait d'ailleurs fort méprisé, mais parce que sans lui elle aurait été malheureuse et sans ressources.

Avec le temps, Hélène prit graduellement et naturellement une position et une responsabilité dans la maison. Elle avait plus de vingt ans, alors que Béatrice et Raoul n'étaient que des enfants. Elle était intelligente, rusée, et elle n'avait rien négligé pour rendre sa compagnie agréable au baron.

Elle était remplie de soins pour lui, s'occupait de son bien-être, et cherchait, quand elle le voyait triste ou soucieux, à le distraire soit en faisant de la musique, soit en chantant. En un mot, elle ne laissait échapper aucune occasion de lui être utile, et elle désirait, par tous les moyens, arriver à ce que sa présence devint pour lui une nécessité.

Bien des fois le baron s'était excusé, en exprimant la crainte qu'elle ne le trouvât trop exigeant, et lui avait fait doucement le reproche de s'oublier elle-même pour ne s'occuper que de lui et de ce qui flattait son égoïsme.

Mais alors, elle posait ses petites mains blanches sur ses épaules, levait sur les siens ses grands yeux brillants, plaçait ses lèvres sur son front et l'assurait qu'il n'y avait là que l'expression de la gratitude pour la bonté qu'il témoignait à une pauvre orpheline. Le baron la croyait, mais lui répétait qu'il se contenterait de moins de dévouement, et qu'elle n'avait rien à craindre de l'avenir, attendu qu'il avait pris des dispositions pour la mettre à l'abri des caprices de la fortune. Elle se détournait alors en pleurant, et priait le ciel de l'appeler à lui avant que son bienfaiteur ne quittât la terre.

Naturellement, une telle façon d'être eut ses résultats, et la place occupée par Hélène devint chaque jour plus importante. Elle faisait la lecture au baron, discutait avec lui, en ne manquant jamais de le prier d'excuser la pauvreté de ses arguments, et quand elle le voyait fatigué de la discussion, elle lui faisait de la musique. La place qu'elle prenait ainsi était naturellement perdue pour Béatrice et Raoul,—non pas que M. de Romilly les aimât moins,—mais il s'habitua à être

plus souvent et plus longtemps sans eux, et cela sans qu'il en eût conscience.

Telle était la situation des choses à la Tour-Blanche quand la monotonie fut soudainement rompue par l'arrivée d'une visite.

Une parente d'Hélène s'était rappelée que l'enfant de "cette jeune créature qui avait fait ce qu'on appelle un sot mariage" résidait à la Tour-Blanche. On savait que le baron de Romilly avait une fortune considérable. Or, cette parente avait un fils très-pauvre qui attendait tout de l'avenir, sans qu'il pût voir encore d'où lui viendrait la richesse qu'il convoitait avec ardeur. Sa mère, en femme prudente, l'avait donc dépêché à la Tour-Blanche voir quelles pouvaient être les espérances d'Hélène, et en lui recommandant, s'il y trouvait des avantages précieux, à rechercher et demander la main de la jeune orpheline.

Ernest Rivolat, qui avait ainsi en perspective le plaisir de passer huit ou quinze jours à chasser sur une magnifique propriété, entra de tout cœur dans les vues de sa mère, et se présenta, muni de tous ses agréments, aux habitants de la Tour-Blanche.

M. de Romilly le reçut avec une froide réserve, mais Hélène fut si enchantée qu'un membre au moins de sa famille se fût souvenu d'elle, qu'elle n'épargna rien pour ramener le baron à de meilleurs sentiments et pour mettre son cousin à l'aise dans la maison.

Ernest Rivolat, quoiqu'il fût encore bien jeune, ne se laissa pas déconcerté par la froideur avec laquelle on l'avait accueilli. Il annonça avec calme que son intention était de rester une semaine ou deux, et comme il ne fut pas long à s'apercevoir qu'il devait y avoir du gibier en quantité dans le pays, que sa cousine était admirablement jolie et qu'elle serait richement dotée, il était bien décidé à ne pas quitter de sitôt le château. Le fait est qu'il resta plus d'un mois.

Il était très beau et possédait, avec des yeux très-expressifs, une voix vraiment mélodieuse. Le temps qu'il ne passait pas avec le baron, il le passait en la compagnie d'Hélène, et bientôt il se persuada que sa mère aurait lieu d'être contente de son succès et de la façon dont il avait exécuté ses instructions.

Six mois plus tard, Ernest Rivolat revint, et resta quinze jours au château, au déplaisir manifeste du baron de Romilly, qui non-seulement ne l'avait point invité, mais qui ne se gênait pas de lui témoigner l'éloignement qu'il lui inspirait.

Mais Hélène se montra bonne, aimable et très-attentive pour lui, et il est à croire qu'Ernest Rivolat se félicita plus que jamais de la marche ascendante de sa fortune. Mais le moment vint où il repartit, et Hélène se retrouva seule avec M. de Romilly, qu'elle continua à accabler de prévenances.

Mais ces prévenances, le baron les accueillit avec moins d'empressement que par le passé. Si ses yeux avaient été éblouis, évidemment il y voyait clair maintenant.

Elle s'aperçut que ses sentiments à son égard avaient subi un changement, et elle en comprit la cause; mais, quoique cette découverte fût loin de lui être agréable, elle ne modifia nullement sa façon d'être. Elle continua à prévenir ses désirs, lui souriant toujours, et se suspendant, pour ainsi dire, aux paroles qui tombaient de ses lèvres.

Cette manière d'agir frappa le baron plus vivement que ne l'aurait fait peut-être un changement radical dans sa conduite à son égard.

Quelques jours après le départ d'Ernest Rivolat, M. de Romilly fit prier Hélène de se rendre dans son cabinet de travail. Elle

s'empessa de descendre, et le trouva assis dans son fauteuil ; et, absolument comme si le séjour et le départ du jeune Rivolat n'avaient eu aucune influence sur ses sentiments, elle s'avança près du baron, lui mit ses deux mains sur l'épaule et posa sa joue contre la sienne.

—Cher oncle, murmura-t-elle, qu'est-ce que la pauvre Hélène peut faire pour vous ? Y a-t-il quelque chose au monde, cher oncle, qui puisse éclaircir votre front ou faire naître un sourire sur ces lèvres qui rient si rarement ?

Le baron ôta doucement les mains de dessus ses épaules, et dit gravement, mais non avec froideur, en indiquant une chaise près de lui :

—Asseyez-vous, Hélène, je désire vous parler d'affaires importantes qui vous concernent vous, Béatrice et Raoul.

Un moment elle perdit son sourire et tourna vers lui un regard effrayé, mais ce fut l'affaire d'un instant ; car, quand elle se fut assise, ses traits avaient repris leur belle expression, — expression étrange, cependant, et qui faisait frissonner ceux-mêmes qu'ils fascinaient.

M. de Romilly la regarda fixement durant une minute ou deux avant de parler. Il remarqua la singulière lumière qui brillait dans ses yeux, et qui, par moments, lui donnait l'air d'un démon mis sur la terre pour causer la perdition d'autrui ; mais il s'imagina qu'il était trompé par ses sens, et il considéra comme absurde la pensée qui lui vint à l'esprit.

Il la connaissait depuis des années, et il ne l'avait jamais trouvée coupable de ces petits péchés habituels à l'enfance. Il ne l'avait, même, jamais vue montrer de la méchanceté envers les animaux.

Il est vrai qu'elle n'avait ni oiseaux, ni aucun animal favori ; mais il n'avait jamais eu de reproches sérieux à lui adresser.

Conséquemment, il se dit qu'il serait injuste d'interpréter une expression de ses yeux d'une manière que ne justifiait aucune action de sa vie passée.

—Hélène, commença-t-il brusquement, je vous considère comme l'un de mes enfants.

Une vive rougeur se répandit soudainement sur ses joues et sur son cou, mais elle disparut aussi vite pour faire place à une pâleur de marbre.

—L'un de mes enfants, plus âgé que ma chère et douce Béatrice, continua le baron, mais pour cela même avec qui l'on peut raisonner, que l'on peut conseiller, et, j'espère, diriger.

Elle le regarda avec surprise, mais ne répliqua pas.

—J'ai pour vous, poursuivit M. de Romilly, l'affection d'un père, Hélène. Mon désir le plus grand est d'assurer votre avenir et aussi, s'il est possible, de vous voir heureuse. Me croyez-vous ?

—Oh ! mon cher oncle, murmura-t-elle, avec des larmes dans les yeux, — vous, vous mon seul ami en ce monde, — vous toujours si bon.

—Laissez-là ces expressions de gratitude, dit le baron en l'interrompant ; vous êtes, comme je vous l'ai souvent répété, trop reconnaissant pour moi.

—Je ne le serai jamais assez, s'écria-t-elle avec enthousiasme.

—Si, répliqua-t-il. Je vois plus clairement que vous où doit être tirée la ligne. Mais, sans autre préambule, venons au fait. Hélène, la nature vous a donné beaucoup d'agréments ; vous êtes bien née, vous êtes bien élevée ; vous avez de sérieux avantages physiques, et vous porteriez une couronne mieux que beaucoup que je pourrais nommer. Mal-

heureusement, les ducs, de nos jours, épousent non de jolies personnes, mais de grandes fortunes, combinées avec une fière descendance. Je ne saurais donc vous engager à rêver un duc pour mari.

—Oh ! monsieur !

—Non, Hélène ; mais je puis vous empêcher, c'est-à-dire je ferai mon possible pour vous empêcher de livrer votre avenir à un prodige, à un joueur et un libertin.

—Je ne vous comprends pas, monsieur, dit-elle avec un étonnement réel.

—Quelques mots vous feront comprendre, et ne laisseront plus de place au doute, répliqua le baron. Aussitôt après l'arrivée d'Ernest Rivolat ici, je m'aperçus qu'il n'était pas insensible à votre beauté ; — c'était tout naturel. Je m'aperçus aussi que sa personne, sa voix mélodieuse n'étaient pas sans influence sur vous.

Elle se sentit plus froide que de la glace et elle entendit un bourdonnement dans ses oreilles, mais elle ne témoigna aucune émotion.

Il continua.

—Je m'occupai dès lors de prendre des renseignements, et ces renseignements, croyez-moi, Hélène, sont des plus fâcheux pour Ernest Rivolat. Ce jeune homme n'est qu'un mendiant qui a dépensé ou engagé non-seulement tout ce qu'il a, mais encore ce qu'il espère obtenir de l'avenir. Il a pour amis des étourdis qui le mènent à sa perte, et je vous conseille, s'il a fait quelque impression sur vous, d'arracher son image de votre souvenir.

Il s'arrêta et la regarda longuement.

Elle baissa les yeux, devint très pâle et trembla comme une asperge ; mais elle ne parla pas.

—Hélène, mon enfant, continua le baron d'une voix plus douce, mais avec moins de fermeté, à partir d'aujourd'hui nous ne mentionnerons plus jamais son nom, mais laissez-moi achever ce que j'avais à vous dire de lui.

Il a décidé qu'il vous épouserait, et qu'un tiers de mes propriétés vous appartiendrait. Il a même déjà emprunté de l'argent dans cet espoir.

—Oh ! monsieur, est-ce possible ? s'écria Hélène en joignant les mains.

—C'est si vrai, que j'ai pris en ce qui concerne lui et vous les dispositions suivantes, répliqua le baron avec un accent de sévérité. J'ai placé la somme nécessaire pour vous assurer un revenu de vingt mille francs. Ce revenu, j'ai spécifié dans mon testament qu'il sera à vous à ma mort, ou quand vous vous marierez, — à moins que vous n'épousiez Ernest Rivolat. Dans ce cas, la part que je vous destine, ira grossir celle de mon neveu Raoul, et vous n'aurez rien à attendre de moi.

Ce garçon est un misérable, et il vous faut l'oublier. Bien plus, vous devez remercier Dieu de vous avoir sauvée du malheur d'unir votre destinée à la sienne.

Elle baissa la tête, comme pour cacher l'expression de son visage ; mais elle resta silencieuse.

M. de Romilly, de son côté, ne rompit pas le silence. Il désirait que ses paroles fissent sur elle une vive impression.

Au bout de quelques instants, il se redressa et dit :

—J'ai été aussi explicite, Hélène, parce que mon intention est que vous sachiez ce que je veux faire pour vous. Du moment où vous connaîtrez jusqu'à quel point je puis vous être utile, vous saurez quelle limite vous devrez mettre à votre imagination, et cela vous mettra à même d'éviter de vous attirer à l'avenir des désagréments dont je

regretterais infiniment d'être la cause. Vous vous apercevrez, quand je ne serai plus, que ce n'est pas une maigre pitance que je vous laisse. Cela suffira pour vous assurer un sort honorable si vous ne vous mariez pas, et dans le cas contraire, ce sera un appoint qui aura sa valeur.

Quelque chose comme un soupir s'échappa des lèvres d'Hélène, mais elle resta la tête baissée, de façon que le baron ne put voir, à l'expression de ses yeux, ce qui se passait dans son esprit.

Il s'imagina qu'elle souffrait de ce qu'il venait de lui dire, et il s'empessa d'ajouter :

—Comme ma chère Béatrice n'est encore qu'une enfant, et que Raoul est presque aussi jeune qu'elle, il est trop tôt de former des plans pour leur avenir ; mais je compte beaucoup sur votre intelligence et sur vos soins pour faire de ma fille, — ce qu'elle sera, j'espère, — une jeune personne charmante, digne de vivre dans la sphère, où la placeront sa beauté et sa richesse. Je peux vous avouer, par parenthèses, que notre voisin, le duc de Flamanville, convoite ces propriétés, et que, si j'avais une fille en âge d'être mariée, il viendrait très-probablement me demander sa main. Mais, je le répète, ce n'est que par parenthèse que je parle ainsi : dans une dizaine d'années, ce sera une question à examiner. Ma fille aura toutes mes possessions territoriales, avec des masses d'argent assez considérables ; et, puisque je me suis avancé si loin, je puis vous confier, Hélène, que je vous ai désignée dans mon testament comme l'exécutrice de mes dernières volontés. Je donne à Raoul une terre qui, avec ce qui lui revient de son grand-père, le mettra à même de vivre convenablement. A présent que vous connaissez l'état de mes affaires, vous pourrez régler votre course plus sûrement. Béatrice, j'en suis sûr, vous payera vos services avec affection ; et, quand le moment sera venu, elle saura les apprécier et les récompenser selon leur valeur.

S'il avait pu voir l'expression qui passa sur les traits d'Hélène, tandis qu'il prononçait, d'un ton protecteur, ces dernières paroles, son sang se serait glacé dans ses veines.

Mais, un moment après, elle releva la tête, et dit avec un accent de tristesse, comme si ces observations l'avaient sérieusement affectée :

—Je suis reconnaissante, monsieur, pour l'explication que vous venez de me donner. C'est une nouvelle preuve de votre noble charité envers une orpheline sans amis.

—Ne parlez donc pas de charité, Hélène, s'écria le baron avec impétuosité, n'employez plus ce mot, je le déteste.

—Du moins, monsieur, dit-elle, je ferai tout mon possible pour être digne de... de votre bonté pour moi.

Il y eut une pause. Il sentit qu'il y avait un léger ton de sarcasme dans son accent, mais il n'en fit pas d'observation.

Au bout d'un moment, elle dit, comme si cette réflexion lui venait à l'esprit :

—Pardonnez-moi cette question, si elle était de celles que je ne dois pas faire ; mais elle s'est présentée à ma pensée, tandis que vous m'exposiez les dispositions que vous avez prises, et j'espère que vous ne la trouverez pas déplacée.

—Je ne la trouverai pas déplacée, Hélène, si vous la faites, répliqua-t-il.

—Mon cher oncle, dit-elle, en lui faisant un des plus agréables sourires, ce que je voudrais savoir, c'est où iraient toutes ces belles propriétés, dans le cas où Béatrice les quitterait ?

—Où Béatrice les quitterait, Hélène ?

—C'est-à-dire, cher oncle, dans le cas, où

Béatrice viendrait à mourir avant d'être mariée. Chère enfant, heureusement qu'un pareil malheur n'est rien moins que probable.

Le baron ouvrit de grands yeux, et son visage eut une expression qui n'était certes pas agréable.

—La fortune irait à Raoul, comme étant son plus proche parent, dit-il d'un ton froid.

—Et si Raoul mourait sans avoir été marié? continua-t-elle avec une vivacité qu'elle avait peine à maîtriser.

—A vous,—à vous, Hélène, et vous hériteriez même de la fortune accumulée de Béatrice et de Raoul, si tous deux avaient la complaisance de mourir jeunes pour vous obliger, répondit-il avec une colère concentrée.

M. de Romilly se leva, arpena l'appartement à grands pas, et puis s'arrêta brusquement:

—Laissez-moi... laissez-moi, s'écria-t-il d'un ton qui exprimait de la souffrance; vous avez touché une corde dont la vibration me cause une véritable torture.

—Cher oncle, murmura-t-elle avec tristesse, je n'ai pas voulu...

—Non, Hélène, je le sais bien, mais laissez-moi. Pas un mot de plus.

Elle lui prit la main et l'embrassa; puis elle s'enfuit de l'appartement et alla tomber dans un fauteuil, où elle se cacha la figure dans les mains.

Quand elle se fut retirée dans sa chambre, Hélène marcha d'un pas agité, et en répétant à voix basse:

—Si tous deux mouraient jeunes, toutes les propriétés me reviendraient à moi... à moi, et j'aurais un duc pour prétendant à ma main. *Si tous deux mouraient jeunes!*

Elle tressaillit, s'arrêta et écouta.

Elle entendit le lugubre toc-toc d'une araignée.

Dans un autre temps, elle aurait ri des superstitions que ce bruit aurait pu créer; mais en ce moment, au milieu de la nuit, avec les effroyables pensées qui emplissaient son esprit, elle frissonna, et devint livide.

Elle se boucha les oreilles avec ses doigts.

—Si tous deux mouraient jeunes! murmura-t-elle d'une voix rauque.

Elle défit ses vêtements d'une main fiévreuse, et se coucha. Elle se couvrit la tête avec son drap:

Si tous deux mouraient jeunes! disait toujours la voix.

Vers le matin, elle s'endormit d'épuisement. Elle rêva que Béatrice et Raoul étaient morts, et qu'elle les voyait enveloppés dans leur linceul.

II

LE CHEMIN DU CRIME

Après l'explication qui avait eu lieu, il devint bientôt apparent qu'il s'était fait un changement dans les rapports d'Hélène et du baron Romilly.

Il aurait été difficile d'apercevoir aucune différence dans les manières de la jeune fille. Elle souriait, comme à l'ordinaire, à son oncle; elle était aussi attentive que jamais, —peut-être plus obséquieuse qu'auparavant; elle faisait tout ce qu'on pouvait attendre d'elle, et ne manifesta ni ennui ni tendresse. Au contraire, elle se montra aussi calme d'esprit que si elle n'avait jamais connu l'existence d'Ernest Rivotat.

(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuillets qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

PALAIS DE BIJOUX

Les fêtes de Noël et du jour de l'An approchent, et chacun songe déjà aux cadeaux qu'il aura à faire; il se demande avec inquiétude où il pourra se les procurer au plus bas prix. Dépenser son argent pour en tirer le plus de profit possible et faire en même temps un plus grand nombre d'heureux, voilà la question essentielle.

Un bijoux quelconque, un bracelet, un collier, des pendants, une montre, une pendule, etc., ce sont autant d'objets qu'on aime à recevoir et qui nous rappellent sans cesse le souvenir du donateur. Mais toujours se présente cette misérable question d'argent, car les bijoux sont chers. Heureusement cette année, nous avons, au milieu de nous, une maison qui se distingue, entre toutes, par son immense et magnifique fonds de bijoux, qui sont offerts à des prix relativement fort doux. La maison T. A. GROTHÉ, 95½ rue St-Laurent, se fait remarquer par son élégance et son goût; ses décorations à l'intérieur sont tout à fait artistiques; c'est en un mot, un véritable petit palais, où les bijoux les plus divers sont étalés d'une manière féérique. Vous y trouverez un assortiment complet de bagues, broches, camées, émaux, pierreries, médaillons, montres d'or, montres d'argent, à remontoir, depuis \$5, chapelets en pierres précieuses, chaînes, colliers, épingles, boutons de manchettes et de cols, services à thé et à dessert, pots à l'eau, coupes de toutes sortes, nécessaires de toilette, articles nouveaux divers, pendules françaises et américaines, boîtes en peluche, éventails, etc. Toutes ces marchandises sont vendues à des prix extraordinairement bas, et chaque objet est garanti pour sa valeur, ce qui est un avantage immense. Allez donc, en pleine confiance, acheter vos étrennes chez M. Grothé, 95½ rue St-Laurent; ses marchandises sont de premier choix; ses prix très modérés et ses employés d'une politesse exquise. Entrez donc sans crainte, et voyez, mais hâtez-vous. M. Grothé se fera un plaisir de vous montrer toutes ces belles marchandises.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médicaments de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

QUEEN'S - THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant lundi, 21 Décembre, Matinée Mercredi et Samedi,

LE CÉLÈBRE ACTEUR

LEWIS MORRISON

Dans le grand drame: **FAUST**

Effet de scènes magnifiques.

PRIX

Sièges d'orchestre, \$1.00; cercle d'orchestre, 75c et 50c; balcon, 50c; galerie, 25c; loges, \$6.00 et \$8.00.

Matinée populaire pour les dames et les enfants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés, 50c; cercle d'orchestre, 35c; balcon, 25c; bons sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de musique de Sheppard, et à la New York Piano Co.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 21 DECEMBRE, Après-midi et soirée.

La grande Compagnie de Variétés de

MILFRED

30 - ARTISTES - 30

Chanteurs, danseurs, comédiens, acrobates, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

LA COMPAGNIE DE VARIÉTÉS DES FRÈRES IRWIN

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SURCE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE NOVEMBRE

21,098 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.



Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville, 516 rue Craig.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DK —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons

A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Ecrire à M. E. Bouthay, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucher, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs. Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décrépitude précoce? Non seulement le restaurateur Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualité que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centims la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette, P. Q., Canada.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centims

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 2 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,774 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Puncartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.